

AN AB DISCOVERY SHORT STORY

CRAWL

TERRY MASTERS



(Ceci n'est pas une « histoire » ; c'est le récit véridique d'une séance que j'ai eue en mars 1990 dans un établissement disciplinaire professionnel que je fréquente régulièrement. Cependant, les noms ont été modifiés afin de protéger les personnes impliquées.)

J'avais quelques minutes de libre avant mon rendez-vous de 14 heures à la Maison de la Honte, alors je me suis arrêtée dans une épicerie. Le magasin était bien achalandé ; il y avait un bon stock de Depends, une marque de sous-vêtements jetables – des couches, pour faire simple – pour adultes souffrant d'incontinence. J'ai envisagé d'en acheter, mais j'ai finalement renoncé. Je suis plutôt allée au rayon alimentation pour bébés, tout près, où j'ai choisi deux petits pots d'épinards à la crème, un de petits pois et un grand de carottes. J'ai aussi repéré quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant : de très grands bocaux à large ouverture de ragoût pour les tout-petits. L'étiquette indiquait que chaque bocal contenait de quoi faire deux repas et conseillait de le servir chaud. Le contenu avait l'air un peu épais et gluant. J'ai choisi un bocal de ragoût de poulet et de légumes.

Après avoir réglé mes achats, j'ai marché plusieurs rues jusqu'à la Maison de la Honte, le cœur battant la chamade. Les bocaux en verre s'entrechoquaient dans mon sac. Sous mon bras, dissimulés dans deux enveloppes kraft, se trouvait également une poche à lavement rouge en caoutchouc et ses accessoires.

La Maison de la Honte se cache derrière une porte banale au rez-de-chaussée, à côté d'un club de jazz. J'y suis entré, pour me retrouver face à une autre porte. Celle-ci, en verre renforcé de barreaux de fer, est verrouillée.

J'ai sonné à la porte et une femme blonde et corpulente est apparue en haut d'un long escalier. Elle m'a fait monter et m'a

rejoint en haut des marches.

La réceptionniste était une femme à l'air plutôt dur, vêtue d'un t-shirt noir et d'un jean, avec des bracelets de cuir aux poignets. Elle m'a dit que Suzanne venait de terminer une séance et m'a emmenée dans une petite pièce au coin de la rue. Elle m'a dit que Suzanne me rejoindrait bientôt et m'a invitée à « m'installer confortablement ». C'est une façon courante dans les maisons closes de dire « enlevez vos vêtements ».

J'étais déjà venu dans cette pièce. Bien que petite, elle avait un haut plafond orné de poutres apparentes. Un lit plateforme sans fioritures occupait un côté de la pièce ; au-dessus était accroché un tableau, sans prétention particulière, représentant une jeune fille nue assise, vue de dos.

Il y avait des miroirs sur les trois autres murs. Le seul autre meuble était une petite chaise pliante et un portant en bois. Comme toujours, la maison était suffisamment chaude pour se déshabiller sans gêne. Une paire de menottes en cuir pendait d'une corde au centre de la pièce. La corde passait par une poulie fixée au plafond et atteignait un treuil sur le mur opposé à la porte.

J'ai posé le petit pot et la poche à lavement derrière la chaise pliante. J'ai enlevé tous mes vêtements, sauf un slip rouge, que j'ai suspendu au porte-manteau. J'ai hésité à attendre dans un coin ou à genoux, mais j'ai finalement renoncé. Je me suis donc allongé sur le lit. Je pouvais me voir dans le miroir. J'approche de la quarantaine, je mesure 1,83 m, je suis encore assez mince et plutôt beau garçon.

Au bout d'un moment, Suzanne entra. Ce n'est pas la plus belle femme de la maison : un peu rondelette, avec une poitrine généreuse et de longs cheveux bruns et épais. Elle portait une jupe noire courte et moulante, des bas couture et les mêmes chaussures à tomber qu'elle portait la dernière fois que je l'avais vue : des escarpins noirs à talons hauts et vernis, avec des doubles brides à la cheville et des rangées de petits clous à l'arrière de chaque talon.

Je lui ai dit ce qui m'intéressait. Un instant plus tard, elle

s'est souvenue de moi ; elle avait encore quelques affaires que j'avais apportées lors de ma précédente séance et que j'avais laissées avec elle. Après l'avoir payée, elle est allée chercher des accessoires. J'ai attendu encore un peu sur le lit. Les murs de la Maison de la Honte sont fins ; j'entendais les femmes s'appeler dehors, et d'une autre pièce, le rythme des châtiments.

« Tu me dois un gros pourboire cette fois, Isaac », dit une voix de femme.

À son retour, Suzanne m'a ordonné d'enlever ma culotte et d'enfiler un collant noir transparent. Je n'en avais pas porté depuis longtemps et j'étais maladroite, ce qui m'a valu une petite gifle.

Une fois mes collants enfilés, Suzanne m'a ordonné de mettre des escarpins noirs à talons hauts. Chaque talon de sept centimètres et demi était orné d'un petit nœud. C'étaient les mêmes que ceux que j'avais portés lors de ma précédente séance avec Suzanne. Ils me seyaient à merveille.

Suzanne sortit alors une perruque. Je n'avais pas été trop gênée par la tignasse blonde bouclée que j'avais dû porter lors de ma séance précédente, mais celle-ci était une perruque noire bon marché, de style « punk ». Elle me la mit sur la tête. Je me regardai dans le miroir. J'avais l'air ridicule.

Elle m'a mis un soutien-gorge noir et a inséré des coussinets épais dans les bonnets. Puis elle a sorti quelques accessoires que j'avais apportés la dernière fois : un grand bavoir à carreaux bleu ciel et, assorti, un énorme bonnet de bébé tout mou. Je les avais repérés dans un magasin de farces et attrapes pour Halloween l'année précédente.

Puis vint une autre nouveauté : une tétine géante. Au lieu d'une tétine, elle était munie d'un pénis en plastique couleur chair, de taille réelle, voire plus grand. Il y avait même une paire de testicules en plastique. Suzanne me mit la tétine dans la bouche et noua sa ficelle derrière ma tête pour la maintenir en place.

Je me suis regardée à nouveau dans le miroir. Mon apparence

était passée de ridicule à grotesque. La tétine était un gros disque bleu qui recouvrait presque tout le bas de mon visage ; en son centre se trouvait un gros bouchon couleur chair auquel était attaché un anneau. Des mèches noires me tombaient dans les yeux sous l'immense rabat de mon bonnet de bébé.

« Un bébé punk rock ! » Suzanne a éclaté de rire. « Voilà ce qui arrive quand on prend du LSD quand on est enceinte. » Elle a évoqué l'idée de me montrer à des gens.

Cela m'a inquiétée, mais pas au point de me surprendre. Lors de notre précédente séance, elle avait laissé la porte ouverte alors que j'étais attachée à la chaise pliante, vêtue de façon similaire à ce moment-là. Deux autres femmes de la maison étaient venues me rendre visite, à ma grande surprise. J'ignorais qu'elles pratiquaient ce genre de choses, mais je pensais maintenant savoir à quoi m'attendre. Cependant, lorsque Suzanne a regardé dehors, une autre cliente montait les escaliers. À mon grand soulagement, j'ai été libérée.

Alors, Suzanne s'est assise sur le lit et m'a demandé de m'agenouiller devant elle. J'ai reçu l'ordre de lui enlever ses chaussures et de lui masser les pieds. Je savais que c'était pour son confort, pas pour faire de l'effet. J'imagine que ses pieds devaient être bien douloureux à force de supporter son corps corpulent sur ces talons vertigineux. Je lui ai donc donné un massage ferme et authentique : orteils, plantes des pieds, talons , tout y est passé. Elle a apprécié et m'a laissé continuer un bon moment.

Après le massage, elle m'a ordonné de m'allonger sur le dos, par terre, devant elle, puis elle a posé fermement son pied droit sur mon visage. Lors de notre précédente séance, Suzanne avait remarqué que ces chaussures-là lui faisaient transpirer les pieds, et maintenant, avec son pied chaussé d'un bas sur mon nez, j'en ai pleinement ressenti l'effet.

Elle enfonça le godemichet en plastique profondément dans ma bouche tout en gardant son pied fermement posé sur mon nez. Je dus renifler pour reprendre mon souffle, et elle me laissa faire.

Pendant ce temps, elle taquinait mon pénis avec son pied gauche, puis le remonta jusqu'à ma poitrine lorsqu'elle jugea que j'y prenais trop de plaisir. Quand je voulus me masturber, elle me prit la main et la gifla.

« Vilaine fille ! » la réprimanda-t-elle.

Après avoir utilisé mon visage comme repose-pieds pendant un moment, Suzanne m'a dit de m'agenouiller, le nez coincé dans le coin entre le lit et le mur. Elle est partie quelques minutes.

À son retour, elle me fit me lever et me passa d'épaisses menottes en cuir autour des poignets, sans les attacher ensemble. Elle annonça que nous allions faire une promenade. Je jetai un coup d'œil dans le miroir et me vis en collants, talons hauts, soutien-gorge rembourré, bonnet de bébé, perruque punk, bavoir et tétine.

« Mmm , mmm », ai-je protesté.

Une pagaie ronde et très grande en bois était apparue dans la main de Suzanne.

« Oh oui », dit-elle en me faisant signe de la suivre vers la porte ouverte de la chambre. « Allez, mon chéri. Ne m'oblige pas à te fesser. »

Je suis sortie à petits pas hésitants, devançant Suzanne, et j'ai tourné au coin. Le hall d'entrée par lequel j'étais arrivée se trouvait à quelques mètres. Suzanne m'a encouragée à avancer d'une voix forte. J'ai fait un pas en avant à contrecœur.

Une brune sensuelle en minijupe en vinyle noir discutait avec mon amie la réceptionniste. Elle me dévisagea de haut en bas, secoua la tête et sourit. « Regarde-toi ! » s'exclama-t-elle.

baissé les yeux et les ai dépassés d'un pas résolu, Suzanne toujours derrière moi. Des rires et des railleries ont commencé à résonner dans mes oreilles. Au-delà de la réception se trouvait une pièce plus grande où deux autres femmes, vêtues en Maîtresses, se prélassaient sur un canapé entre deux séances. Elles ont levé les yeux vers moi, amusées et légèrement curieuses. Je me suis retournée et j'ai vu la porte d'une autre pièce ouverte. Une tête

blonde est apparue, et j'ai aperçu plusieurs autres femmes derrière elle, qui regardaient par la porte.

Je m'attendais à ce que quelques dames me voient habillée comme la dernière fois, mais j'étais loin d'imaginer que je serais exposée au regard de toute la maison. La scène commençait à se brouiller. La perruque gênait ma vision périphérique, au point que j'avais l'impression de tout voir à travers le champ étroit d'une caméra en mouvement, dans un film d'horreur de série Z. Les rires et les exclamations des femmes bourdonnaient autour de moi. Suzanne me fit signe de m'asseoir sur une chaise à côté du canapé et, pendant un instant, aussi absurde que cela puisse paraître, je me suis retrouvée parmi elles.

Suzanne n'arrêtait pas d'expliquer que mon apparence était due à la drogue qu'elle avait prise pendant sa grossesse. Pour une raison qui m'échappe, tout le monde trouvait ça hilarant. Puis, Suzanne a ordonné d'une voix forte : « Rampe, bébé ! » Je me suis laissé glisser à quatre pattes. La palette de Suzanne m'a claqué les fesses à plusieurs reprises et j'ai commencé à me débattre sur le sol.

N'ayant nulle part où aller, je tournais en rond, en avant et en arrière. Derrière moi, Suzanne me guidait à coups de pagaie. Je gardais les yeux rivés au sol, mais j'entendais la réceptionniste se demander ce que mes collègues penseraient s'ils me voyaient.

J'ai levé les yeux du sol et j'ai vu une jeune fille d'une beauté saisissante, debout devant moi, souriante. Un body en dentelle noire moulait son corps mince ; elle avait de longs cheveux ondulés châtain clair.

« J'adore cette tétine », dit-elle. Elle se pencha et me la retira de la bouche.

« C'est un coq ! » s'écria quelqu'un.

Ma tétine a suscité beaucoup d'intérêt. Il y a eu des rires et des ricanements. La fille en collant a ri et m'a remis la tétine dans la bouche.

« Est-ce qu'il... est-ce qu'elle est propre ? » ai-je entendu

quelqu'un d'autre demander.

« Pas encore », admit Suzanne. « Il va falloir qu'on travaille là-dessus. » Soudain, un poids s'abattit sur mon dos. Une des femmes – je ne sais pas laquelle – était sur moi. Je me hissai à quatre pattes. La palette de Suzanne s'abattit de nouveau sur mes fesses. Finalement, Suzanne m'ordonna de ramper jusqu'à la salle de réunion.

« Et ne te fais pas surprendre à faire un seul pas », a-t-elle averti.

Alors que les dames me disaient au revoir, je me suis mis en route. Mais avant même d'avoir fait quelques pas, la grande réceptionniste est apparue devant moi. Elle m'a empoigné la nuque à deux mains et m'a plaqué le visage contre son entrejambe. Puis elle a remué les hanches frénétiquement, me faisant une fellation avec le godemichet en plastique.

J'ai alors été autorisée à regagner discrètement la salle de réunion. Suzanne ne m'a même pas permis de l'accompagner. Elle est restée en arrière et a continué à bavarder avec ses amies.

C'était incroyable comme la salle de réunion paraissait plus loin à quatre pattes qu'à pied. Mon trajet m'obligeait même à monter quelques marches. Ce faisant, j'entendis quelqu'un murmurer : « Elle a un joli derrière. » Je sentais bien que j'étais l'objet de conversations et de spéculations tout au long de mon long et solitaire périple. « J'adore le chapeau », dit quelqu'un. « Où l'avez-vous trouvé ? »

« C'est lui qui l'a apporté », ai-je entendu Suzanne répondre.

Finalement, j'ai trouvé la bonne porte. À genoux, j'ai tâtonné pour trouver la poignée, désespérée de trouver refuge.

J'ai attendu la suite ! Sans surprise... j'y suis retourné encore et encore.